

XVII

LE MARIAGE DE CHANT D'OISEAU

On la laissa dans sa chambre jusqu'au samedi matin. Le guichetier l'avait prise en pitié.

— Quel dommage ! une si belle fille ! lui disait-il.

Elle l'avait prié de vendre une bague. En lui rapportant le prix de ce bijou, il avait fixé sur elle un regard significatif et lui avait dit :

— Si vous en vouliez davantage ?...

Mais ces hontes, ces affronts n'étaient rien auprès de ce qui l'attendait. Vers neuf heures du matin, on lui apporta à déjeuner du pain blanc, du fromage et du vin. Sans qu'elle le demandât, on lui prêta un démaillot, des épingles et un miroir pour qu'elle pût se coiffer. Elle en fut tout heureuse.

Vers dix heures le guichetier ouvrit la porte et lui dit :

— Vous êtes prête ?

— Pourquoi donc ?

— Mais vous partez. Allons, venez vite.

— Ah ! fit-elle joyeuse.

Et elle s'élança vers la porte.

— Fichtre ! fit le guichetier ébloui de la voir fraîche et pimpante. Quel dommage ! une si belle fille !...

A la porte ouverte sur la cour elle passa près d'un bandouiller :

— Eh ! la belle, où courez-vous donc ?

— Mais je m'en vais, je pars.

— On ne part pas les uns sans les autres, dit le soudard en la rejoignant. Tenez, par ici, voici votre voiture.

Et il lui indiqua une des trois grandes tapissières qui étaient tiouanées dans la cour. Chaque véhicule garni de deux banquettes, sur les côtés, devait contenir vingt personnes et était attelé de deux gros chevaux. Le convoi était donc de soixante transportés des deux sexes. A la douzaine extraite du poste Saint-Antoine, on avait ajouté d'autres "colons" ramassés dans différents quartiers et, à ces derniers enfin, M. d'Argenson avait joint encore quelques unes de ces perles dont nous avons parlé.

Tous les voyageurs et voyageuses avaient déjeuné comme Fanchette, et l'administration avait poussé la munificence jusqu'à faire une distribution de chemises, de bas et de nippes à ceux ou celles qui manquaient du nécessaire. Le polisson avait ainsi reçu une veste, des bas et des souliers ! Il se trouvait rupin. Enfin il avait été fait aux femmes une distribution de rubans dont elles s'étaient emparées la plupart avec empressement.

A la vue de ces voitures, à l'invitation d'y monter, Fanchette s'arrêta stupéfaite. Un bandouiller la prit par le bras et la tira vers le convoi :

— Allons, mon cœur, on n'se fait pas prier pour aller à la noce.

Elle voulut résister, il lui cria :

— Je vais te f... le fouet, si tu ne marches.

Il l'aurait fait ; elle le suivit toute consternée.

Quand elle aborda, toute la voiture applaudit : c'était la plus jolie. Puis la grande porte du Châtelet s'ouvrit à deux battants, les chevaux secouèrent leurs colliers de grelots, deux trompettes sonnèrent et le convoi roula sous l'escorte d'une compagnie de bandouillers à cheval. C'était aussi beau que joyeux.

Les rideaux destinés à fermer les voitures avaient été écartés afin que le public pût voir les voyageurs. Des bravos, des cris, des rires accueillirent l'apparition de ces derniers, et bientôt la foule devint si compacte que les tapissières n'avancèrent plus

qu'au tour de la roue. Par une attention délicate, tous ceux du quartier Saint-Antoine se trouvèrent réunis sur les mêmes banquettes ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Fanchette se retrouva à côté de la bouquetière en face du polisson. Le drôle la dévorait des yeux.

Le convoi s'arrêta enfin rue Saint-Martin, devant le portail de l'église Saint-Martin des Champs. On fit d'abord descendre les femmes en leur conservant l'ordre dans lequel elles se trouvaient placées, puis on les mit dans le chœur à droite sur un seul rang.

La bouquetière et la servante se reprirent à sangloter. Les rigoleuses de "l'Épée-Royale" s'écrièrent :

— V'la nos futurs qu'on amène.

Chant d'Oiseau, qui n'avait pas encore deviné le but de la cérémonie, commença à l'entrevoir.

Nous n'inventons pas cette comédie, cependant l'in vraisemblable n'est pas de notre fait, et, pour qu'on ne nous le reproche pas, nous citerons quelques lignes d'histoire de France :

"Les galants cavaliers de la maréchaussée (ou les bandouillers) enlevaient poliment les demoiselles de "moyenne vertu" qui devaient peupler l'Amérique. Des vagabonds, en nombre égal, ramassés dans les rues ou tirés de Bicêtre, devaient partir en même temps. Tout cela exécuté avec une violence, une précipitation légère, des facéties cruelles... Le Régent voulut que ces demoiselles, ces pauvres diables s'amussent avant de quitter Paris.

"Elles furent mariées sommairement. A Saint-Martin des Champs, on mit les malheureuses en face de la bande des hommes. Parmi ces inconnus, mendiants ou voleurs, elles durent choisir en deux minutes sous l'œil paternel de la police, se marier en deux temps, comme on fait l'exercice (Michelet. "Hist. de France," t. XVII, p. 226. Marpon, édit.)

Cette farce stupide unit la bouquetière à un souteneur, la petite servante à un mendiant, et Fanchette à un polisson, une fille publique à un ouvrier, la petite mendicante à un porte-faix, et ainsi de suite...

Puis, après le mariage, les nouveaux époux sont invités à prendre part à un collation.

La table est chargée de jambons et de viandes froides. Des cruches de grès pansues pleines d'excellent vin sont placées à de courts intervalles les unes des autres. Pas de bouteilles, pas de verres, mais des gobelets d'étain.

A l'aspect de cette table, un enthousiasme plus facile à concevoir qu'à décrire s'est emparé de presque tous les convives. Combien d'entre eux se seraient mariés rien que pour prendre part à un parti festin !... Quo dis-je... Pour manger et boire une fois seulement, tout leur soul, beaucoup de ces pauvres diables seraient allés en Amérique. Il est des malheureux qui, dans toute leur vie, n'ont jamais été rassasiés... Je laisse à penser l'activité qu'ils déploieraient.

Leurs hôtes les aidaient à attaquer les jambons et les rôtis, et venaient au secours de leur inexpérience, puis, pour les encourager à boire, leur montraient dans la cour une pièce mise en perce.

Faut-il le dire ? la joie n'était pas unanime. Mais les épouses désolées restaient sans consolateurs ; les hommes étaient étrangers à la galanterie et montraient plus d'appétit qu'd'amour. La bouquetière disait bas à Fanchette :

— Je garderai mon couteau.

Et sa voisine lui chuchotait :

— Tout à l'heure, ils seront soulés, il faudra fuir et nous cacher quelque part.